1895

1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze

Revue de l'association française de recherche sur
l'histoire du cinéma

32 | 2000

Varia

Il Cinema Ritrovato

Christel Taillibert

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/1895/124>

DOI : 10.4000/1895.124

ISBN : 978-2-8218-1036-5

ISSN : 1960-6176

Éditeur

Association française de recherche sur l'histoire du cinéma (AFRHC)

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2000

Pagination : 163-169

ISBN : 2-913758-32-0

ISSN : 0769-0959

Référence électronique

Christel Taillibert, « Il Cinema Ritrovato », *1895. Mille huit cent quatre-vingt-quinze* [En ligne], 32 | 2000, mis en ligne le 29 novembre 2007, consulté le 17 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/1895/124> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/1895.124>

Ce document a été généré automatiquement le 17 avril 2022.

© AFRHC

Il Cinema Ritrovato

Christel Taillibert

- 1 Bologne, 1-8 juillet 2000
Girls, ladies, stars
- 2 Il y a cinq ans, l'équipe de Bologne entamait un programme d'exploration des origines du star-system aux États-Unis avec un hommage rendu à Greta Garbo. Poursuivi depuis lors, ce projet prenait cette année la forme d'une section intitulée « Girls, Ladies, Stars : actrices américaines dans les années vingt », composée d'une vingtaine de films dédiés à neuf des plus grandes stars du cinéma muet outre-Atlantique.
- 3 On put ainsi retrouver Pauline Frederick dans deux très beaux films aux intrigues étonnement similaires. Dans le premier, *Three women* (1924) de Ernst Lubitsch, la grande actrice interprète une femme très riche et frivole grandement préoccupée par le passage des années, et qui tente de séduire un Don Juan cynique et cupide ; celui-ci préfère finalement épouser sa fille, Jeanne, extrêmement motivé par la dot que suppose cette union. L'année suivante, dans *Smouldering Fires* (1925) de Clarence Brown, ce n'est plus sa fille mais sa jeune sœur qui rafle à Pauline Frederick l'écu de son cœur, alors que le début du film nous l'avait présentée comme une femme d'affaires ayant évacué tout sentimentalisme de son univers et toute féminité de sa personnalité pour se consacrer à la bonne marche de l'usine dont elle assure la direction. Dans les deux cas, elle incarne donc une femme d'âge déjà mûr mais d'un grand charme qui découvre tardivement les délices de l'amour (elle a dépassé la quarantaine à l'époque de ces tournages) et dont les espoirs sont anéantis par l'intervention d'une rivale beaucoup plus jeune qu'elle. Ces intrigues se concluent par un renoncement de sa part, assumant finalement son rôle de mère dans le premier, et ouvrant les yeux sur la dissonance de son union avec un homme qui pourrait être son fils dans le second. Le grand art de cette actrice consiste à gratifier ces deux femmes d'une infinie tendresse et d'une certaine mélancolie, qui surpassent les railleries et le ridicule auxquels les expose le scénario. Son immense talent lui permet en outre d'explorer des registres très différents avec beaucoup de crédibilité dans l'interprétation.
- 4 Un seul film fut consacré à Vilma Banky, *The Night of love* (1927) de George Fitzmaurice, mais cette œuvre pleine d'ironie et d'invention se révèle une très belle découverte.

L'actrice y interprète une princesse française contrainte d'épouser un cruel seigneur espagnol qui tyrannise les habitants de son domaine, et qu'un beau Gitan (Ronald Colman) enlève le jour de ses noces pour venger la mort de sa propre promise, poussée au suicide par l'odieux despote. Ils finissent évidemment par tomber amoureux l'un de l'autre, sans cependant qu'elle se résolve à trahir le lien sacré du mariage qui la lie à son époux. L'humour de la résolution de cette intrigue, l'intelligence du jeu de Vilma Blanky et l'indéniable beauté de son visage très régulier auréolé de cheveux blonds, la qualité des éclairages et des effets stylistiques font en fin de compte de cette œuvre un très sympathique film d'aventure.

- 5 La fringante Marion Davies fut quant à elle présentée à travers trois films, dont une excellente comédie de King Vidor, *The Patsy* (1928). L'actrice y interprète une jeune fille spontanée, gaffeuse et survoltée, qui fait les yeux doux au fiancé de sa grande sœur – laquelle n'est au contraire que mesure et distinction – jusqu'à parvenir à ses fins par des voies des plus inattendues. Le désopilant portrait familial dépeint par King Vidor, l'énergie et les mimiques irrésistibles de la protagoniste et le rythme effréné de l'intrigue constituent les éléments imparables d'un film enlevé et cocasse particulièrement séduisant.
- 6 Clara Bow faisait elle aussi partie du panel d'actrices auquel rendait hommage cette sélection. On la retrouva ainsi dans *Mantrap*, un film signé par Victor Fleming en 1926 dans lequel elle endosse le rôle d'une jeune manucure lassée des hommes auxquels la confronte sa petite vie citadine. Elle s'amourache d'un trappeur canadien, l'épouse et va vivre avec lui dans un coin perdu du Grand Nord. L'arrivée d'un séduisant avocat en quête de tranquillité lui redonne cependant rapidement le goût du flirt et de la frivolité... L'intelligence de cette comédie pétillante est de ne jamais ridiculiser ni juger aucun des protagonistes de cette ronde à trois, jetant au contraire un regard très tendre sur leurs maladresses respectives. Cela n'altère d'aucune façon le caractère cocasse de l'ensemble, largement assumé par les portraits très féroces faits des personnages secondaires.
- 7 Le second film dans lequel apparaissait la pétulante Clara Bow était l'œuvre célèbre de Clarence Badger, *It*, pronom symbolisant ce « quelque chose d'indéfinissable qui rend celui qui le possède inexorablement attirant pour son entourage », et dont l'histoire dote bien évidemment Clara Bow. Cet immense succès de l'époque n'a pas pris une ride aujourd'hui et son humour trépidant fonctionne toujours à merveille. L'actrice y trouve l'espace idéal pour mettre en valeur l'étendue de son talent, sa jeunesse espiègle et sa frimousse irrésistible, conférant une énergie illimitée à ce chef-d'œuvre du genre comique.
- 8 Passons à présent à Florence Vidor, très honorablement représentée par un film d'Ernst Lubitsch, *The Marriage Circle* (1924). Elle y interprète le rôle de l'épouse aimante et aimée d'un digne médecin dont l'existence lumineuse et tranquille est perturbée par les malversations d'une femme insatisfaite en amour qui tente de lui ravir son époux. L'ironie que Lubitsch manie avec grand art contribue évidemment considérablement à éclairer ce scénario emporté dans lequel Florence Vidor trouve le rôle idéal pour mettre en relief son élégance naturelle et son port distingué.
- 9 Joan Crawford n'était pas, elle non plus, dénuée d'une grande grâce, que l'on put admirer dans un film parlant à l'intrigue alambiquée signé par Sam Wood en 1930, *Paid*. Elle y interprète le rôle d'une jeune femme victime d'une erreur judiciaire qui, à sa sortie de prison, est totalement obnubilée par ses désirs de vengeance. La force et la

détermination de son jeu ainsi que la dureté qu'elle sait imprimer à son visage révèlent ici toute sa puissance dramatique. Gloria Swanson fut quant à elle tout d'abord présentée dans *Zaza* (1924), un film dans lequel Allan Dwan évoque le destin tragique d'une célèbre artiste de music-hall follement amoureuse d'un homme dont elle apprend bientôt qu'il est marié et a une petite fille. Le mélange d'autoritarisme et de souffrance hautaine de son personnage contraste notablement avec la petite serveuse négligée qu'elle incarne dans le séduisant *Stage Struck* (1925), du même Allan Dwan. On la retrouve ici sous l'apparence d'une jeune femme ingénue et maladroite qui fantasme sur le compte d'un employé du restaurant où elle officie. Au-delà de l'efficacité du scénario et du talent des différents interprètes, ce film présente l'originalité de contenir deux superbes séquences en Technicolor : l'ouverture du film qui illustre le rêve de gloire de la petite Jenny, et sa conclusion, quand celle-ci a enfin atteint son objectif : ouvrir à son compte un petit établissement dans lequel elle sert les crêpes amoureusement cuisinées par son époux. La perfection étonnante du procédé technique et son utilisation délicate dans la narration contribuent à faire de ce film une indéniable réussite à laquelle la verve de l'actrice est loin d'être étrangère.

- 10 Poursuivons avec la séduisante Pola Negri, dont on put admirer les registres très différents dans trois films successifs. Un excellent film dramatique de Mauritz Stiller tout d'abord, *Hotel Imperial* (1927), qui se déroule pendant la Première Guerre mondiale, alors que les forces armées russes dominent les territoires de l'Autriche-Hongrie. Une jeune fille – interprétée par Pola Negri – recueille et soigne un soldat autrichien, lorsqu'un général russe décide d'installer son Q.G. dans sa maison. Elle déploie alors toute son ingéniosité et son dévouement pour tenter de préserver le jeune homme des répressions qui accompagneraient inéluctablement la découverte de son identité. L'actrice fait ici preuve d'une palette expressive impressionnante, offrant la chaleur et la force de son interprétation à cette très belle histoire d'amour.
- 11 Dans *A Woman of the World* (1925) de Malcolm St. Clair, Pola Negri interprétait au contraire une comtesse déçue en amour fuyant l'Europe et ses souvenirs pour s'installer chez un cousin, dans un village reculé de la lointaine Amérique. Son esprit libertaire et affranchi se confronte alors à la politique puritaine et aux mesures répressives d'un défenseur de la vertu qui, pour sa perte, tombe éperdument amoureux de la belle comtesse. Le personnage distingué et arrogant qu'elle incarne ici contraste évidemment considérablement avec la simplicité et la franchise de la petite bonne femme valeureuse à laquelle elle donnait vie dans le film précédent.
- 12 Évoquons enfin l'inégalable Lillian Gish, pour laquelle furent sélectionnés deux chefs-d'œuvre de Victor Sjöström, *The Scarlet Letter* (1926) et *The Wind* (1928). Ce dernier film fut présenté avec un excellent accompagnement musical composé par Carl Davis qui accentue encore davantage la force dramatique de l'œuvre. Lillian Gish y incarne une jeune fille du Sud des États-Unis qui va s'installer chez des cousins dans le désert de l'Ouest, une région particulièrement inhospitalière sur laquelle souffle un vent incessant dont la présence obsédante exerce une pression psychologique accablante sur les habitants. L'émotion pure qui ressort du jeu de Lillian Gish contribue à renforcer la véritable souffrance que ne peut manquer de ressentir le spectateur à la vision de ce drame humain magistralement mis en image par le grand metteur en scène suédois.